

## Avant Propos

### *Hymne à Isis*

*Parce que je suis la première et la dernière*

*Je suis la vénérée et la méprisée*

*Je suis la prostituée et la sainte*

*Je suis l'épouse et la vierge*

*Je suis la mère et la fille*

*Je suis les bras de ma mère*

*Je suis la stérile et mes enfants sont*

*innombrables*

*Je suis la bien mariée et la célibataire*

*Je suis celle qui donne le jour et celle qui*

*n'a jamais procréé*

*Je suis la consolation des douleurs de*

*l'enfantement*

*Je suis l'épouse et l'époux*

*Je suis la mère de mon père*

*Je suis la sœur de mon mari*

*Et il est mon fils rejeté*

*Respectez-moi toujours*

*Car je suis la scandaleuse et la magnifique*

*Hymne à Isis, III siècle après Jésus-Christ*

*Parchemin découvert à Nag-Hammadi - Egypte*

## Chapitre 1 : Alaïz

– Quel bonheur, il fait beau !

Alaïz de Foix s'étire entre les draps comme une jeune biche. Pour ses fiançailles, le soleil tente d'offrir un heureux présage.

Avec vivacité, la jeune fille saute sur le sol et frissonne. Malgré les rayons du soleil, la journée est encore froide pour la saison.

Alaïz enfile des petites mules à ses pieds et passe un châle sur sa chemise de nuit.

Elle s'élançe vers l'escalier, et descend aux cuisines où sa mère se trouve.

– Tiens ma Douce, voilà ton chocolat chaud et après tu monteras vite te faire belle. Je viendrais te coiffer et te lacer. Il faut que tu sois prête dans une heure. Le Comte de Châtillon envoie une calèche nous chercher toutes les deux à dix heures. C'est lui qui a voulu organiser la réception pour vos fiançailles.

Le futur mariage d'Alaïz était l'œuvre de sa mère. En mourant, le Comte de Foix avait laissé son épouse et sa fille criblées de dettes, et dans un dénouement total.

La splendeur des Comtes de Foix était révolue, mais malgré cela la jeune Alaïz était trop jolie pour passer inaperçue.

Un riche voisin Renaud de Châtillon avait remarqué son charme et en était tombé amoureux.

En homme pratique, il se disait qu'il ne serait pas mauvais de se choisir une femme pauvre, certes mais qui l'allierait à une famille remontant aux croisades.

Bref, Renaud de Châtillon recherchait la seule chose qui lui manquait : un peu de sang bleu.

Renaud qui connaissait la veuve du Comte de Foix lui avait ouvert son cœur.

La mère d'Alaïz avait organisé une coalition, et après avoir un peu hésité, Alaïz avait fini par donner son accord, sans trop d'enthousiasme.

Elle avait reçu aussitôt une corbeille avec des châles, des éventails et un magnifique collier de diamants. La jeune fille qui n'avait jamais rien vu d'aussi beau, applaudit des deux mains et trouva, somme toute, que le mariage était une aventure fort amusante.

C'est ainsi qu'Alaïz se trouvait sur le point de partir pour se fiancer à Renaud de Châtillon.

Un bel homme d'une quarantaine d'années dont elle ignorait jusqu'à l'existence le mois précédent.

– Dépêche-toi ma Douce. Je te rejoins là-haut ! dit sa mère.

Une superbe calèche tirée par deux chevaux noirs était arrivée à l'heure prévue. Alaïz et sa mère y avait pris place.

– Tu es la plus belle, ma Douce, murmurait sa mère avec admiration tout le long du chemin, en observant la transformation de sa fille. La chrysalide était devenue papillon.

– Vous aurez en moi, Mademoiselle de Foix, le plus tendre des fiancés et dans peu de temps, j'ose

l'espérer le plus obéissant des maris soumis à votre beauté, murmure Renaud, saisissant les doigts tremblants d'Alaïz sur lesquels ils déposent un léger baiser.

La jeune fille rougit violemment. La tête lui tourne.

Renaud attire sa jeune fiancée à l'écart des invités, dans une petite pièce où un feu fait régner une chaude ambiance.

– Vous serez la reine de ce Château, reprend Renaud en gardant le poignet de la jeune fille entre ses doigts.

Alaïz découvre avec un étonnement ravi que son fiancé ne manque pas de charme. Assez grand, corpulent, Renaud porte l'habit avec distinction. Son visage est aimable et ses yeux sont intelligents. Il possède l'assurance d'un homme qui a réussi dans la vie.

Depuis le matin, il multipliait les prévenances à l'égard de sa fiancée, ébloui par sa beauté, autant que par sa noblesse.

Alaïz en est étourdie et troublée. Un émoi inconnu envahit tout son corps. Elle n'a jamais senti un aussi merveilleux engourdissement.

C'est pour elle, agréable et paniquant car elle pressent des mystères qui l'inquiètent.

Le regard de l'homme brille. Il plonge hardiment dans les admirables yeux verts qu'Alaïz lève vers lui en toute innocence.

Avec une terrible lenteur, Renaud de Châtillon abaisse son visage vers celui de la jeune fille, tout en lui entourant doucement la taille de ses mains caressantes.

Alaïz se tend vers lui, comprenant que quelque chose d'extraordinaire va se produire.

Les lèvres de Renaud effleurent d'abord la jolie bouche rose, fermée comme un fruit. Leurs souffles se mêlent.

Alaïz se laisse faire, un peu maladroite, s'émerveillant du changement physique qu'elle ressent chez son fiancé.

Renaud entrouvre doucement le fruit qui s'offre à lui avec une ardeur laissant au mari un heureux avenir.

Alaïz n'esquisse aucun geste de défense et rend ce premier baiser, profond et chaud de volupté.

Elle halète légèrement, tendue vers un plaisir nouveau.

– Comment ais-je pu vivre en ignorant tout cela, se répète Alaïz en abandonnant sa tête sur la forte épaule de Renaud.

Il se saisit d'elle, la soulève de terre, et la dépose sur une méridienne.

– Vous êtes si jolie Alaïz ! Je n'ai jamais rencontré un être aimant la vie avec une telle ardeur, murmure Renaud, profondément troublé par sa belle fiancée.

Il passe ses doigts dans les lumineuses boucles rousses répandues sur le dossier.

Alaïz, tout sourire, met ses bras autour du cou de Renaud pour l'attirer de nouveau à elle avec une candeur ingénue. Renaud est pâle d'émotion.

Soudain, on frappe quelques coups discrets à la porte et la voix de la Comtesse de Foix dit en riant :

– Mon cher Renaud, vos invités s'impatientent. Ils réclament la fiancée.

Renaud se redresse vivement. Il saisit Alaïz par la taille et la remet debout.

– Vous m’avez fait perdre la tête, petite Comtesse. Je croyais que seules les filles du peuple aimaient l’Amour et que toutes les aristocrates étaient des mijaurées au sang bleu, mais glacé. Foi de Renaud, quand vous serez dans mon lit, je vous ferai demander grâce, chuchote-t-il.

Alaïz sourit, heureuse et met un doigt sur ses lèvres en désignant la porte derrière laquelle attend sa mère.

– Mademoiselle de Foix, je suis votre serviteur, dit Renaud, en s’inclinant devant Alaïz... et la porte se referme sur lui.

– Maman, est-ce donc cela l’Amour ? Cette faiblesse de tout mon être. Cette chaleur, ce désir de bras forts autour de moi. Maman, que ressent-on ?

– Trois fois rien ! Non, rien du tout ! Ou plutôt si, un ennui à périr, dit la Comtesse de Foix en rajustant le laçage du corselet de sa fille.

La jeune fille se retourne, troublée.

– Que voulez-vous dire ? demande Alaïz soudainement inquiète.

– Rien ma chérie, n’aie aucune crainte ! Tu as tourné la tête au Comte de Châtillon. C’est très bien. Allons prendre congé de ton fiancé et de ses invités. Il faut rentrer avant la nuit.

Un très léger brouillard se lève dans la forêt. La calèche des Châtillon va bon train.

Soudain, un craquement retentit dans les fourrés bordant le chemin.

Le cocher retient les chevaux et aperçoit un énorme loup devant l'attelage.

C'est un vieux solitaire qui se croit forcé et qui se jette sur le cheval de droite.

– Ho ! hurle le cocher en faisant claquer son fouet pour effrayer le loup.

Il est trop tard, la malheureuse bête est mordue au garrot et elle hennit de douleur.

Alaïz et sa mère, quelque peu bousculées par le choc et l'arrêt brusque des bêtes, se penchent à la portière pour suivre les événements avec une certaine inquiétude.

Le vieux solitaire paraît calmé et se désintéresse de la situation qu'il a créée en partant à fond de train sur le chemin.

– Je vais l'effrayer, Mesdames, crie le cocher en allumant une torche.

– Hia ! hurle-t-il, pourchassant le loup.

Le loup exaspéré, se retourne, reprend son élan, et se jette de toutes ses forces sur l'homme qu'il mord férocement au bras.

– Au secours ! Le pauvre homme ! hurlent Alaïz et sa mère, qui assistent impuissantes et horrifiées à l'abominable scène.

– N'ayez crainte Mesdames, tenez bon ! crie soudain une voix masculine dans la forêt.

Alaïz se penche pour regarder d'où vient ce sauveur inespéré. Un cavalier aux habits noirs, jaillit des bois.

Il détourne l'attention du loup, et arme son fusil tout en galopant.

– Abritez-vous Mesdames !

Alaïz et sa mère s'aplatissent sur les coussins. Un coup sec résonne.

Les femmes relèvent la tête.

– Ne bougez pas ! Il n'est que blessé ! crie encore le cavalier en revenant au galop.

Le loup saigne au flanc.

Le cavalier approche de la bête. Il épaula. L'animal bondit avec une vivacité déconcertante sur le cheval.

Désarçonné, le cavalier tombe sans pour autant lâcher son fusil.

Les deux femmes poussent un cri d'effroi. Le loup sanguinolent fonce sur l'homme à terre.

Avec un calme incroyable, l'homme épaula. Il attend que la bête se rapproche et vise l'œil.

Le loup frappé en pleine course bondit en l'air et retombe sur le sol.

Un silence oppressant s'abat sur la forêt.

Avec sa vivacité coutumière, Alaïz jaillit hors de la calèche.

– Oh ! Merci Monsieur, vous nous avez sauvées la vie !

– Et au péril de la vôtre Monsieur, ajoute sa mère en les rejoignant.

Le cavalier s'incline et sourit.

– Il ne sera pas dit qu'un gentilhomme aura laissé deux jolies femmes en danger. Guillaume de Peyreperouse pour vous servir.

Alaïz fascinée, dévore l'inconnu du regard.

Il est vêtu avec beaucoup d'élégance, mais ce qui la subjugué plus que tout, c'est son visage, d'une beauté



satanique, les sourcils arqués, les yeux noirs, le profil arrogant, les pommettes hautes, la bouche sensuelle et les cheveux noirs de jais.

Il incarne à ses yeux, la beauté classique qui suscite l'idée du bien et du mal, au point qu'Alaïz en est troublée.

La nuit tombe doucement.

Les yeux de l'homme brillent. Alaïz frissonne sous le regard hardi.

– Prenez garde Monsieur, cette jeune fille est une charmante innocente que je viens de fiancer. Il ne faut pas l'effaroucher ! dit la Comtesse de Foix.

Alaïz étonnée du ton agressif de sa mère, la regarde. Les yeux bruns de la Comtesse de Foix brillent en regardant le cavalier.

L'homme jette un coup d'œil amusé aux deux femmes.

– Monsieur, nous feriez-vous l'honneur d'accepter notre invitation à nous accompagner dans notre demeure, dit la mère d'Alaïz en souriant avec coquetterie.

– Soyez remerciée Madame, pour une aussi aimable invitation que je ne pourrais refuser à de si beaux yeux, et un sourire enjôleur, mais il me faut aussi rentrer.

Le cavalier noir tend ses mains vers les deux femmes pour les ramener à la calèche.

Avec grâce, il les aide à remonter, ensuite il bondit avec légèreté sur son cheval.

– Adieu Mesdames, crie-t-il en s'inclinant sur l'encolure de son cheval qu'il fait passer devant la calèche.

Alaïz sent le regard de braise de l'inconnu glisser sur elle comme une caresse. Elle y lit une sorte de promesse...